

La Presse

I . La Presse. 1837-07-24.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LUNDI 24 JUILLET.

ANNONCES :
1 franc 50 centimes la ligne.
On les reçoit à Paris,
RUE SAINT-GEORGES, 16.

1837. 2^e ANNÉE. — N^o 24.

ABONNEMENTS :
Les 1^{er} et 15 du mois.
On s'abonne à Paris,
RUE SAINT-GEORGES, 16.

PARIS, 25 juillet.

La conclusion du traité de paix avec Abd-el-Kader doit faire considérer sous un nouveau point de vue la question d'Afrique. Il s'agit maintenant, non de conquérir, mais de coloniser; non de remporter des victoires sanglantes sur les Arabes, mais de s'établir à côté d'eux. L'honorable général Bugeaud l'a dit en fort bons termes dans son ordre du jour du 26 juin : « Soldats, votre rôle est changé : au lieu de vaincre et de brûler des moissons, vous allez féconder des champs par vos propres mains, et par la sécurité que vous avez conquise aux cultivateurs; au lieu de poursuivre les Arabes avec le fer et le feu, vous leur offrirez l'exemple d'un travail plus intelligent; vous leur enseignerez à faire des routes, à atteler des chevaux qu'ils n'employaient que pour la guerre, à bâtir des maisons, à semer les prairies artificielles, à planter le mûrier et l'olivier. »

Cette nouvelle mission est plus difficile que la première, avouons-le franchement, pour des soldats français. Quand il ne fallait que triompher par la force des armes, nous étions sûrs que nos braves soldats feraient leur devoir, et qu'ils ne reculeraient que devant l'intempérie des saisons; le courage militaire est la plus vieille vertu de la France, et n'a jamais cessé de nous distinguer entre tous les autres peuples. Mais aujourd'hui qu'il faut remplacer le glaive par la charrue, et l'état de guerre par une œuvre de civilisation; aujourd'hui que nous devons travailler à prendre racine sur le sol de l'Afrique, en respectant les mœurs, les coutumes, les croyances des Arabes, et en les rapprochant de nos usages par une lente et laborieuse transformation, c'est une tâche qui sera tout autrement pénible pour le caractère national. Ici, loin d'être au premier rang des peuples, nous sommes au dernier; nous ne savons pas, ou du moins nous n'avons jamais su coloniser jusqu'à présent, et l'expérience du passé doit nous inspirer des craintes sérieuses pour l'avenir.

Il y a long-temps qu'on nous reproche, à nous Français, d'être de mauvais fondateurs de colonies. Ce défaut tient à une légèreté de caractère qui nous fait trouver ridicules toutes les coutumes différentes des nôtres, et à une outrecuidance de paroles et de manières qui ne craint pas de blesser en toute rencontre les sentiments d'autrui. Montesquieu nous montre les Parisiens du dix-huitième siècle disant à Usbek : *Quoi, Monsieur est Persan! mais en vérité, comment peut-on être Persan?* Michel Montaigne, après avoir donné beaucoup d'éloges à je ne sais quel peuple d'Amérique, s'écrie avec son intelligente naïveté : *Mais quoy! ils ne portent point de hauts-de-chausses!* Voilà comme nous étions autrefois, et comme nous sommes encore à l'heure qu'il est! Les populations étrangères sont tenues de nous ressembler en tout point, sous peine de n'avoir pas le sens commun, et quiconque ne partage pas absolument les idées, les opinions, les mœurs, les modes françaises, est, à coup sûr, un barbare, digne du plus souverain mépris!

Avec une telle façon de penser et d'agir, on commence par vouloir tout refaire à son image, et l'on finit par être chassé de partout. Un peuple conquis supporte plus volontiers de lourds impôts que les sarcasmes et les dédains du peuple vainqueur. Il se résignerait à perdre son indépendance politique, mais il ne se résigne pas à laisser trainer dans la boue ses vieilles habitudes nationales. Il accepterait sans trop d'amertume le joug de l'étranger, mais il n'accepte jamais l'odieuse obligation de s'assimiler complètement à son nouveau maître. Et qu'arrive-t-il, lorsqu'on s'obstine à outrager de la sorte les nationalités vaincues? La haine s'amasse au fond des cœurs, la vengeance aiguise ses poignards; le sentiment national justement irrité trouve des armes, et le jour vient où les conquérants sont forcés de fuir par une route sanglante, n'emportant avec eux que les malédictions du pays qu'ils ont opprimé!

Il n'est pas nécessaire, pour en fournir la preuve, de remonter jusqu'aux vèpres siciliennes; les guerres de la révolution et de l'empire nous présentent des faits assez frappants et mieux connus. Le directoire, par exemple, juge à propos d'envoyer une armée au-delà des Alpes et de conquérir la Suisse. Nos soldats se comportent vaillamment, comme d'habitude; ils ont bientôt battu les troupes de Berne, et planté leurs drapeaux sur les glaciers des monts helvétiques; mais voici venir des gens qui demandent avec dédain : *Qu'est-ce que la constitution des cantons suisses? Qu'est-ce que la liberté de ces descendants de Guillaume-Tell et d'Arnold de Winkelried?* Peut-on être libre quand on ne l'est pas à la manière de l'an III? Vite, organisons une

république une et indivisible, avec un directoire exécutif et deux conseils de représentants. Vous n'êtes que des apprentis en matière de liberté, quoique vous nous ayez précédé de cinq siècles. Allons, déliez votre sol de tous les restes honteux de la féodalité, et soyez ce que nous sommes, ni plus ni moins, si vous voulez être quelque chose! Les Suisses furent d'abord bien étonnés de cette outrecuidance des républicains français; puis ils se fâchèrent. La république helvétique une et indivisible ne dura que juste le temps qu'il fallait pour laisser sortir du pays le dernier caporal de notre armée, et il n'est resté autre chose de cette belle tentative qu'un souvenir de colère et de haine que les montagnards des Alpes transmettent à leurs enfants.

Mêmes résultats du même défaut de caractère en Italie et en Espagne. Nos soldats trouvèrent dans ces contrées des peuples encore imbus des superstitions du moyen-âge, livrés à une bigoterie étroite et méticuleuse, remplis d'une profonde vénération pour les saints, les saintes, les prêtres, les moines, les reliques et les pèlerinages. Que voulez-vous? Ces pauvres gens n'avaient pas lu le dictionnaire philosophique de Voltaire, et mieux valait, à tout prendre, qu'ils eussent une religion défigurée par quelques erreurs que de n'en avoir aucune. Mais les grenadiers et les chasseurs de la grande-armée ne l'entendirent pas ainsi; ils se moquèrent impitoyablement de Notre-Dame-de-Lorette et de St-Jacques-de-Compostelle; ils tournèrent en dérision les choses saintes, profanèrent les vases et les ornements sacrés, transformèrent les églises en corps-de-garde, commirent des sacrilèges réputés énormes par la multitude, se jouèrent des capucins comme on aurait fait à Paris dans les saturnales de 93, et prétendirent créer une Espagne et une Italie à leur image en un tour de main. Chacun sait ce qui s'ensuivit. Les Espagnols luttèrent avec l'opiniâtreté du désespoir contre les meilleurs lieutenants de Napoléon, et les Italiens saisirent avec transport la première occasion favorable pour secouer le joug de la France. Nous n'avons enfin laissé derrière nous, dans ces deux contrées, que des milliers de morts et de longs ressentiments.

Il est bien possible, puisqu'on nous l'a dit tant de fois, qu'une partie de la population de l'Espagne et de l'Italie ferait bon accueil à nos armées, si elles y apportaient la liberté. Mais qu'on y prenne garde, nous ne sommes appelés au-delà des Pyrénées et des Alpes de la Savoie que par un petit nombre d'individus, avocats, gens de lettres, commerçants, étudiants, militaires, qui ont lu quelques-uns de nos livres et se sont rapprochés de nos mœurs. Les masses ne veulent pas de nous, parce qu'elles se souviennent du mépris que nous avons témoigné pour leurs croyances et leurs coutumes nationales. La Belgique elle-même, et l'Allemagne des bords du Rhin ne se soumettraient pas volontairement à la domination française, parce que nous les avons trop vivement blessées dans leurs usages héréditaires. Rien de plus beau que l'unité formelle géométrique sur le papier; rien de plus flatteur pour l'orgueil d'une nation que de changer les autres à sa ressemblance; mais aussi rien qui soit d'une exécution plus malaisée, et qui allume au cœur des peuples de plus ardent passion. Nous en avons fait l'épreuve, et il serait sage de ne pas la tenter encore une fois dans la colonie d'Alger.

Pour n'être pas civilisés à la mode française, les Maures et les Arabes n'en ont pas moins une civilisation, et même une civilisation qui l'emporte sur la nôtre à divers égards. Un illustre écrivain, qui se connaît autant que personne aux questions de cette nature, M. de Lamartine, atteste à plusieurs reprises dans ses souvenirs d'Orient, que la culture intellectuelle et les mœurs domestiques des Arabes ne sont pas aussi peu avancées qu'on le suppose communément. Leurs traditions et leurs habitudes n'ont rien de barbare dans le vrai sens du mot; ils suivent même certains usages qui témoignent d'une politesse plus raffinée que la nôtre. Ils sont, d'ailleurs, nos aînés, et de beaucoup, dans les voies de la civilisation; nous étions encore plongés dans la plus grossière barbarie qu'ils avaient déjà des modèles de narration historique et de poésie.

On reproche aux Arabes de ne manifester aucune sympathie pour nos mœurs, ni aucune admiration pour les merveilles de nos arts. Nous le croyons bien : qu'est-ce qu'ils ont vu jusqu'à présent? Un mauvais théâtre dans la ville d'Alger, où l'on a représenté *Robert-Macaire* et *Robert-le-Diable*, avec les décorations et les accoutrements les plus grotesques. Voilà ce qu'on nomme la civilisation européenne, et les moyens qu'on emploie pour propager notre civilisation parmi ceux qu'on qualifie de barbares! Les Maures et les Arabes, qui comprenaient un peu notre langue, se sont indignés des maximes immorales de *Robert-Macaire*, et se sont moqués de l'armure en fer-

blanc de *Robert-le-Diable*. N'y avait-il pas de quoi, et n'est-ce pas une idée bien extravagante de vouloir que les habitants de l'Algérie admirent une troupe de mauvais comédiens ambulants?

Qu'ont-ils vu encore? des aventuriers de toute espèce, qui se sont jetés sur la colonie d'Alger comme sur une proie qui leur offrait de riches dépouilles. Ces gens-là ont dupé, trompé, dévalisé Arabes et Maures autant qu'ils l'ont pu; les rusés les plus indignes n'ont rien coûté à leur conscience depuis long-temps endurcie aux sales affaires; ils ont prodigué des promesses qu'ils n'ont pas tenues, fait des achats qu'ils n'ont pas remboursés, contracté des engagements dans lesquels ils introduisaient à dessein un vice de forme pour se dispenser de les remplir; ils ont exploité, en un mot, par tous les moyens imaginables, l'inexpérience des Arabes. Et l'on veut que ceux-ci aient une grande vénération pour nous! Et on les accuse de ne pas sentir assez l'immense supériorité que nous avons sur eux! Il y a supériorité, en effet, mais nos aventuriers ont si bien agi qu'elle appartient tout entière aux tribus arabes.

Outre cela, les colons français se sont attirés à Alger, comme partout ailleurs, la déconsidération des indigènes, en affichant un manque absolu de croyances religieuses. Les Mahométans comprennent aisément qu'on puisse avoir une autre religion que la leur, et savent la respecter; mais ils ont peine à comprendre qu'on n'ait pas de religion du tout, et qu'on se fasse gloire de vivre de cette manière. « Il est écrit dans le Coran, disent-ils, tu ne prononceras jamais le mot *de-main*, sans ajouter : *s'il plaît à Dieu*; car Dieu seul est le maître du temps; mais les Français ne doutent jamais de leur puissance; ils affirment et agissent, en ne consultant que leur fantaisie. Aussi l'inconstance et la stérilité sont les caractères de toutes leurs œuvres. »

Enfin, ce qui est plus fâcheux que tout le reste, c'est la manie de nos usages, et la prétention de les changer brusquement, comme on fait d'une éducation de théâtre. Les soldats et les colons doivent bien se persuader qu'ils perdront du terrain par leurs imprudentes moqueries, au lieu d'en gagner, et que les étincelles de leurs épigrammes, si légères qu'elles soient en elles-mêmes, peuvent allumer un vaste incendie, au moment où l'on s'y attendra le moins. Ce ne serait pas la première fois que des coups d'épingle provoqueraient des coups de poignard, et les Arabes ne supporteraient pas avec plus de patience les mépris et les sarcasmes des Français que les peuples européens.

On ne peut établir de colonies durables qu'en respectant la nationalité des indigènes, et en agissant toujours envers eux avec une entière bonne foi. C'est ainsi que les Romains ont laissé de si profondes empreintes dans toutes les contrées qui furent soumises à leur empire. C'est ainsi que le célèbre Penn, simple particulier, a fondé dans l'Amérique du Nord un établissement que les hommes rouges n'ont jamais attaqué, tant qu'il a été dirigé sur les principes de son fondateur. C'est encore ainsi que les Anglais ont soutenu et affermi leur domination dans les Indes-Orientales.

Si nous voulons sérieusement coloniser l'Algérie, nous devons adopter le même plan de conduite. Point de précipitation; point de mépris surtout pour les lois et les coutumes des Arabes. Que nos relations avec les indigènes soient graves et accompagnées d'une juste déférence. Rapprochons-nous d'eux dans les choses insignifiantes, pour qu'ils se rapprochent de nous. Accommodons-nous jusqu'à un certain point à leurs usages, et chaque fois que le permettent les devoirs de la conscience et nos institutions sociales, afin qu'ils aient moins de répugnance à nous imiter nous-mêmes. Assurément, nul ne désire plus que nous que les Arabes adoptent tout ce que nous a donné la civilisation chrétienne; mais c'est pour cela même que nous souhaitons qu'on y apporte beaucoup de prudence. La présomption et l'emportement gêneraient tout; le temps ne respecte que ce qu'il a construit.

L'état de guerre n'a peut-être pas permis jusqu'ici au gouvernement de porter ses vues sur les besoins de la colonisation; mais le traité de paix avec Abd-el-Kader lui ouvre maintenant, comme nous l'avons dit, une voie nouvelle, et nous espérons qu'il saura la suivre avec intelligence et persévérance.

Le *Moniteur* contiendra demain cinq nominations et vingt-deux mutations de préfets.

M. le comte O'Donnell, maître des requêtes, qui appartenait depuis vingt-six ans au conseil-d'état, a été nommé conseiller-d'état en remplacement de M. Faure.

FEUILLETON.

CIRQUE OLYMPIQUE. — DANSEUSES ESPAGNOLES. — REPRÉSENTATION A L'ODÉON.

Nous sommes en proie à une grande perplexité : le spirituel vicomte de Launay ne se montre guère bien disposé à l'endroit du Cirque-Olympique; nous voudrions être de son avis, et comme lui, trouver le spectacle des Champs-Élysées la chose la plus ennuyeuse du monde; nous y avons été plusieurs fois avec l'intention formelle de nous y déplaier, mais nous avons en toute humilité que nous y avons pris un singulier plaisir; cela nous donne à nous-même une pauvre idée de notre goût, de ne pas sentir de la même façon qu'une personne qui l'a si délicat et si sûr; pourtant le fait est que nous aimons à la passion le Cirque-Olympique, et nous sommes consciencieusement forcés d'en dire du bien.

D'abord, le grand avantage du Cirque-Olympique est que le dialogue y est composé de deux monosyllabes, du *hop!* de Mlle Lucie, et du *ta!* d'Auriol. Cela ne vaut-il pas mieux que les furibondes *artines* des héros de mélodrame, les gravelures du Vaudeville, les phrases entortillées des Français, toutes les platitudes sans style et sans esprit qui se débitent souvent sur les autres théâtres?

Hop! Voilà qui est significatif et péremptoire; *hop!* est, du reste, un monosyllabe très-honnête et qui peut être admis dans la poésie. Burger l'a employé avec un rare bonheur dans sa ballade de Lenore, admirable poème éclairé des plus fantastiques rayons du clair de lune allemand, et nous aurions mauvaise grâce à être plus difficiles que Burger. L'élégant vicomte se plaint d'entendre sortir des lèvres d'une femme, après un gracieux sourire, ce *hop!* qui sent un peu son palfrenier et son écurie; aimerait-il mieux un couplet du Vaudeville sur l'air : *A soixante ans il n'en faut pas remeitre?* Et d'ailleurs, les chevaux, pour leur bonheur, ne comprennent rien aux couplets; *hop!* leur suffit.

Quant au petit glapissement de satisfaction qu'Auriol pousse après avoir exécuté un tour difficile, nous ne trouvons rien à y objecter.

Ce *ta* enfantin et grêle comme un bêlement de chèvre, a le don de nous faire rire aux éclats; Auriol le jette d'une façon si étrange, qu'il ne semble pas saillir d'un gosier humain.

Voici donc un théâtre où l'on est à l'abri de toute faute de français, de tout calembourg, où l'on n'est pas forcé d'écouter, où l'on peut causer avec son voisin, où l'on n'est pas asphyxié comme dans les autres étouffoirs dramatiques : l'air court et circule, les écharpes volantes des écuyères vous éventent doucement; et si vous levez les yeux, vous apercevez par les interstices du *velarium* la manteau de velours bleu tout piqué d'étoiles de la belle nuit d'été; la lune vient quelquefois mêler familièrement son reflet bléâtre aux feux rouges des quinquets. Qu'il y a-t-il de plus agréable? Le seul inconvénient que nous y trouvions, c'est qu'il n'y ait pas de dossiers aux banquettes. Mais après tout il n'en est pas besoin, car personne n'a envie de dormir.

C'est toujours, nous dira-t-on, le même cheval blanc qui tourne en rond avec un homme debout sur un pied. — Oui; mais l'on regarde toujours le cheval avec son écuyer posé en zéphyre, et il tournerait ainsi jusqu'à la consommation des siècles, qu'on le suivrait toujours de l'œil. L'intérêt de ce drame monté sur quatre jambes, consiste dans l'attente où l'on est de savoir si l'homme tombera et se cassera le cou. Rien de plus simple et moins compliqué, et cependant il n'est aucun théâtre où les spectateurs soient aussi attentifs qu'au Cirque-Olympique.

Comme le gamin d'Henri Monnier, qui disait : « Mon Dieu, ai-je du malheur, je n'ai jamais pu voir quelqu'un tomber du *cintième*. L'on espère toujours qu'il va tomber quelqu'un ou quelque chose. »

L'autre jour nous avons assisté au début d'un cheval nommé *Transylvain*; c'était un sauteur monté par un petit enfant pesant tout au plus une quinzaine d'onces; ce cheval avait l'air beaucoup plus vivant que ne le sont les chevaux de Franco qui, à force d'être bien dressés, semblent se mouvoir par des ressorts et devoir se monter avec une clé comme les pendules ou les tourne-broches; il piaffait et se regimait tout de bon, et paraissait avoir une volonté à lui; on lui fit sauter une barrière, deux barrières, trois barrières, on augmentait, on élevait de plus en plus les morceaux de bois bariolés de diverses couleurs dont

Auriol fait de si fréquents abus sur les épaules des pauvres valets de théâtre. Le Cirque ainsi disposé avait l'apparence d'une grande roue couchée à plat, dont *Transylvain* le débutant enjamait les rayons avec une merveilleuse facilité. Jusque-là tout allait le mieux du monde. Le tour achevé, les barrières enlevées, on amena un autre cheval, le même cheval blanc que vous savez, ce cheval si impassible, si patient, si fait à tout, que ne font pas seulement tressaillir les coups de fusil et les coups de canot, qui passe héroïquement à travers les feux d'artifice et les apothéoses en flamme de Bengale; on le mit à la place du bâton qu'on avait retiré; *Transylvain* le sauteur prit du champ et se disposa à le franchir comme les barrières précédentes; mais tous les outrages dont on l'avait abreuvé se présentèrent avec une nouvelle amertume à la mémoire de ce pauvre et honnête cheval blanc. Il se dit en lui-même : *Voici bien long-temps que l'on se moque de moi et que l'on me baffoue; l'on m'a comparé à la fameuse jument de Roland qui n'avait d'autre défaut que d'être morte; l'on a prétendu que j'étais un cheval de carton avec des ressorts de cuivre, d'autres ont affirmé que j'avais été effectivement un cheval dans les temps primitifs et que ma peau empaillée continuait à tourner autour du manège; je vais faire voir que je suis réellement un cheval capable de se remuer par lui-même. Ayant dit cela, il fit un soubresaut, et comme *Transylvain* se trouvait précisément au-dessus de son dos en ce moment-là, deux jambes d'un côté, deux jambes de l'autre, il l'envoya rouler à une quinzaine de pas avec l'imperceptible jockey perché sur ses épaules, comme un singe habillé sur le cou d'un chameau.*

Cette péripétie inattendue fit le plus grand effet. Pour la première fois cette file d'écuyers en pantalons blancs et en habits bleus boutonnés, que le peuple prend pour des colonels, et qui pivote éternellement sur elle-même, Franco en tête, suspendit son mouvement de rotation; toute la salle cria, quelques hommes sensibles que leurs épouses effrayées s'efforçaient de retenir par la basque de leurs habits, firent mine de descendre dans le cirque pour venir au secours de l'enfant. *Transylvain*, qui s'était relevé, voyant que ces messieurs faisaient irruption dans son territoire, se mit à galoper à travers l'arène et montra une envie très prononcée de sauter sur les gradins; le drame se compliquait et devenait palpitant d'intérêt, comme on dit

Il est quelque peu bruit d'une lettre adressée par M. Viennet au *Constitutionnel*, à l'occasion de la promotion de M. Victor Hugo au grade d'officier de la Légion-d'Honneur. Cette lettre portait sur deux points, l'un plus particulièrement personnel, et relatif aux choix récemment faits par M. le ministre de l'instruction publique; l'autre plus particulièrement littéraire, et relatif à l'école que M. Viennet accuse M. de Salvandy de vouloir trop favoriser. Le journal officiel du soir est intervenu hier dans les débats, et a vidé, très convenablement, ce nous semble, le point de vue personnel de la question : nous allons dire quelques mots du point de vue littéraire. Voici d'abord l'article du journal officiel :

« M. Viennet a cru devoir confirmer, par une lettre publiée dans le *Constitutionnel*, une nouvelle annoncée par plusieurs journaux : l'honorable académicien cesse de porter la croix de commandeur de la Légion-d'Honneur depuis que M. Victor Hugo a été promu, après douze années, du grade de légionnaire à celui d'officier. Nous ne saurions comprendre cette détermination. La distance laissée entre les deux poètes nous semble de nature à satisfaire les esprits les plus difficiles.

« Quant à la crainte qu'exprime l'honorable député de voir les encouragements prodigués aux écrivains qu'ont attaqués les ministres, les pairs et les députés, il peut être rassuré : le ministre qui a honoré ses listes de proposition en y inscrivant des noms tels que ceux de M. de Tocqueville et de M. Ballanche, de M. de Kératry et de M. Jay, de M. La Romiguière et de M. Sylvestre de Sacy, est au-dessus d'un semblable reproche. Associer ensuite M. Victor Hugo à M. Casimir Delavigne, M. Alexandre Dumas à M. Gustave Beaumont, M. Arago à M. Thénard, à M. Gay-Lussac, à M. Poisson, c'est seulement faire preuve de cette haute impartialité et de cet amour du talent, qui sont les conditions du pouvoir partout, et en France plus qu'ailleurs. »

La *Charte* nous paraît, disions-nous, avoir grandement raison ; quelque éclatant que puisse être le nom de M. Viennet, nous ne croyons pas qu'il soit pour être obscurci par aucun de ceux que la dernière promotion lui associe. Et pour ce qui est de M. Victor Hugo en particulier, la *Charte* fait très bien observer que la supériorité littéraire que M. Viennet se croit sur lui est complètement respectée par la distance qui les sépare dans l'hérarchie de la Légion-d'Honneur.

M. Viennet en veut fort au gouvernement d'encourager ce qu'il appelle, lui M. Viennet, l'*Ecole romantique*. Ce n'est pas d'aujourd'hui que datent ces plaintes et ce ressentiment. On n'a pas oublié la pétition que sept académiciens, au nombre desquels était M. Viennet, adressèrent en 1830 à S. M. Charles X, pour obtenir que leurs pièces fussent jouées au Théâtre-Français, à l'exclusion de celles de la jeune littérature. C'est à cette occasion que le roi Charles X répondit aux sept académiciens ce mot charmant : « Je suis désolé, messieurs, de ne pouvoir prendre vos désirs en considération ; mais quand je vais au Théâtre-Français, je n'ai, comme un autre, que ma voix au parterre. »

Ainsi, voilà sept ans que M. Viennet pétitionne ou écrit contre ce qu'il nomme la *littérature romantique*. Ceci n'a précisément rien au fond qui doive surprendre. Toutes les fois qu'il se fait une révolution dans un ordre d'idées quelconque, littéraires ou politiques, les partisans de l'ordre déchu sont toujours contre les partisans de l'ordre intronisé. Chacun défend ses dieux comme il peut. Pendant que l'Europe intelligente et chrétienne du quatrième siècle trouvait Jupiter ridicule et Vénus immonde, Symmaque et Zozime écrivaient avec le plus grand sérieux du monde pour défendre les grâces divines de Vénus et la puissance terrible de Jupiter. Cet attachement des hommes intimement unis à de certaines idées, au sort de ces mêmes idées, est naturel, quoique extrême quelquefois ; c'est leur vie même qu'ils défendent ; car ces idées mortes, ils n'existent plus. Si l'on suppose que la littérature de l'empire tombe et s'engouffre dans l'oubli, que voulez-vous que deviennent les écrivains dont les livres constituent cette littérature ? Ils la défendent donc comme ils savent, et il ne faut pas leur en vouloir.

Il existe dans une bibliothèque de Paris, nous croyons que c'est à la bibliothèque de l'Arsenal, l'original d'une pétition qui fut adressée par un marchand d'ours de Londres, à la reine Elisabeth, contre les tragédies de Shakspeare. Ce brave homme représentait à la reine que depuis qu'un certain écrivain, nommé Shakspeare, se mêlait de faire des pièces tout-à-fait saugrenues, les combats de boules-dogues et de taureaux, qui étaient depuis le quatorzième siècle l'amusement de la noblesse anglaise, tombaient tout-à-fait en décadence. Il la suppliait en conséquence de faire fermer le théâtre de Shakspeare, comme attentatoire au bon goût et à la galanterie, et de faire refleurir le spectacle de ses boules-dogues et de ses ours.

Nous sommes convaincus que la pétition du marchand d'ours, demandant à Elisabeth qu'elle supprimât les pièces de Shakspeare, était d'aussi bonne foi que la pétition des sept académiciens, demandant à Charles X qu'il supprimât les pièces de M. Victor Hugo et de M. Alexandre Dumas ; seulement, comme elles appartaient l'une et l'autre à un ordre d'idées en décadence, la reine Elisabeth fit de la pre-

mière le cas que le roi Charles X fit de la seconde.

Ainsi, quelque étrange qu'il puisse paraître et qu'il soit même jusqu'à un certain point, de voir des hommes de lettres appartenant à la littérature constituée, des académiciens, demander publiquement la suppression d'une littérature nouvelle, qui menace de les faire oublier, hélas ! et qui est même assez cruelle pour ne point s'en tenir là-dessus à de simples menaces, nous sommes encore plus tolérants que cela, et nous admettons tout, lettres, discours à la tribune, satyres, pétitions, sauf bien entendu à faire de celles-ci ce que de raison.

Les littérateurs de l'école de M. Viennet sont donc, selon nous, tout-à-fait dans leur droit en disant ce qu'ils disent, et en écrivant ce qu'ils écrivent de la jeune littérature. Il y a même plus, nous sommes convaincus qu'ils sont de la plus grande sincérité, d'abord en se trouvant des écrivains supérieurs, ensuite en trouvant les autres des écrivains médiocres. Par exemple, M. Viennet dit que les vers de M. Hugo sont obscurs ; eh bien ! nous ne sommes pas éloignés de croire qu'en effet il ne les comprend pas.

Et il y a pour cela des raisons excellentes. Pour le fond des idées, M. Viennet appartient à une école qui travaille sur de l'antique, compris à la façon du dix-huitième siècle ; pour la forme du style, M. Viennet et ses confrères sont tous pleins d'Apollon, de Mnémosyne et autres divinités païennes, qui font de leurs vers une sorte de décoration comme celle du ballet des *Filets de Vulcain*. Pour le fond des choses, M. Hugo travaille sur les idées morales du monde moderne, telles que le christianisme les a faites ; pour le style, il emploie une langue soigneusement purgée de toute mythologie païenne, et dans laquelle on ne rencontre pas le plus petit dieu ; une langue nationale, colorée, ample et sèbre, comme on la trouve dans les styles de la fin du seizième siècle. M. Viennet et M. Hugo appartiennent donc à deux mondes littéraires tout-à-fait distincts, et ils ne peuvent pas plus s'entendre en fait de prose ou de vers, que ne le pourraient, en fait de religion, un chrétien et un Turc.

Par exemple, si M. Viennet a ses raisons d'écrire ce qu'il écrit, le public a aussi les siennes de penser ce qu'il pense. La jeunesse instruite d'aujourd'hui est également autorisée à dire que les prétendus classiques d'aujourd'hui sont bien loin en général de savoir la langue française comme la savent en général les prétendus romantiques.

Néanmoins, et nous disons ceci dans l'intérêt de M. Viennet, il y aurait pour lui quelque chose de mieux à faire que de dire qu'il est plus grand poète que M. Victor Hugo ; ce serait de le prouver. Voyons, qu'il fasse un drame ou des odes ; si cela est beau, comme on doit le croire d'avance, la justice du public ne lui manquera pas. Il faut bien se persuader que le public ne demande pas mieux que de voir et d'entendre de belles choses.

L'ordonnance qui homologue la concession du chemin de fer de Mulhouse à Thann, a été signée le 17 de ce mois. Le chemin est, parmi ceux de petites communications, celui qui offre le plus grand intérêt. Destiné à traverser des localités riches et industrielles, il sera d'un grand secours à la multitude de fabriques qui sont à sa proximité. Il résulte de la réunion de travailleurs agglomérés dans ces localités des besoins et des rapports continus. La masse de matière brute convertie en objets fabriqués y est immense, puisqu'elle sert à alimenter plus de cinquante grands établissements de filature et de toiles peintes, indépendamment de nombreux tissages et blanchisseries, ainsi que des forges, ateliers de construction de machines, fabriques de produits chimiques, etc., etc. L'exploitation de toutes ces fabriques donne lieu à un mouvement considérable de voyageurs et de marchandises, que la facilité des communications augmentera encore.

Comme c'est de Mulhouse que partent les matières brutes pour être répandues dans les fabriques, et que c'est à Mulhouse que reviennent les marchandises fabriquées, le chemin de fer sera toujours utilisé pour l'aller comme pour le retour, et son établissement sera un bienfait d'autant plus grand pour l'industrie, qu'il occasionnera une économie de près de moitié dans le prix du transport des voyageurs et des marchandises, particulièrement de la houille, qui est reconnue maintenant comme un des éléments essentiels de toute prospérité manufacturière.

La mise en exécution de ce projet appartenait à un homme qui a consacré avec succès la plus grande partie de sa vie à l'amélioration de l'industrie alsacienne. M. Nicolas Kœchlin, député du Haut-Rhin, s'est donc mis en avant, et, pour que cette entreprise offrît aux yeux de tous les garanties désirables, il a, en quelque sorte, assumé sur sa tête toutes les chances de l'opération, en se chargeant à forfait, et à ses risques et périls, de la construction et de la livraison du chemin de fer, de son matériel et de tous ses accessoires. De cette manière, tout est fixe quant aux dépenses.

Une autre garantie que présente le système adopté, c'est qu'en opérant ainsi, les travaux seront bien établis, la réputation de M. Kœchlin étant attachée à leur bonne exécution.

La distance parcourue par le chemin de fer est d'environ cinq lieues, quoiqu'il passe par Cernay ; il est de 1,500 mètres plus court que la route ordinaire. Les principales localités qu'il traverse, sont : Dornach, Hutterbach, Cernay et Vieux-Thann, qui toutes renferment de nombreuses et importantes manufactures. Beaucoup d'autres localités l'alimenteront, telles que Bitschwiller, Moosch, Saint-Amarin, Wesserling, etc.

Ce qui contribue surtout à rendre favorable l'exécution du chemin de fer de Mulhouse à Thann, c'est la disposition avantageuse du sol qui est telle que l'établissement de ce chemin, comparé à celui des chemins analogues exécutés en France, présentera une économie considérable, ce qui doit assurer le succès de l'opération.

Nous avons reçu le message du nouveau président des États-Unis du Mexique, M. Bustamante. Nous en reproduisons les passages relatifs aux relations extérieures de cette république :

« Nos relations extérieures continuent à être dans un état prospère ; et chaque jour se resserrent les liens qui unissent la république et les nations avec lesquelles elle a fait des traités d'amitié et de commerce. L'Espagne, convaincue de la justice de nos droits et des avantages mutuels que doivent procurer aux deux nations leurs relations politiques et commerciales, a reconnu d'une manière entière et absolue notre indépendance, par un traité de paix et d'amitié qui, une fois approuvé par le congrès général, et ratifié par le gouvernement, n'aura plus besoin que des ratifications respectives pour être observé comme une loi de la république.

« D'ici à peu de temps, le gouvernement recevra les traités de commerce et les soumettra à l'examen et à l'approbation du congrès. La république mettra toujours au rang des événements les plus heureux et les plus brillants de son histoire le pacte fait avec son ancienne métropole, et elle appréciera, comme elle le doit, la circonspection avec laquelle il a été conclu, sans perdre de vue ni ses intérêts ni sa dignité.

« Sa Sainteté, le souverain pontife, a aussi reconnu l'indépendance de la nation, de la manière la plus satisfaisante ; et conséquemment il n'y a désormais aucun obstacle qui empêche de cultiver les relations convenables avec le saint-siège apostolique.

« Comme une des attributions de cette branche, liée à celle des finances, je dois faire connaître au congrès que le gouvernement attend les résultats les plus satisfaisants de la loi et des mesures prises au sujet de la conversion et de l'amortissement de la dette étrangère. Le crédit de la république va renaitre et il accrottra considérablement nos rapports politiques et commerciaux. A part les bienfaits de cette sage mesure, je n'épargnerai rien de ce qui entre dans mes attributions pour effectuer le paiement des dividendes que réclament avec tant de force la justice et la réputation de la nation.

« De la perspective flatteuse que j'ai tracée de nos relations extérieures, j'ai le chagrin d'excepter la conduite tenue par le gouvernement des États-Unis. Cependant la loi qui autorise le gouvernement mexicain à transiger sur les réclamations de ce cabinet, et à prendre les mesures convenables pour la sûreté de la nation, au cas où l'on ne consentirait pas à la satisfaction à laquelle nous avons droit de notre côté, me fait espérer, non sans fondement, le rétablissement de nos relations avec la république voisine. Dans le cas contraire, la nation prendra l'attitude que réclament son honneur et sa dignité. »

Chronique.

Hier au soir, M. le gouverneur des Invalides, M. Bérenger, M. Bande, M. le ministre de France près la cour de Wurtemberg, ont eu l'honneur d'être reçus à Neuilly par le roi. M. le ministre de la marine a travaillé avec S. M.

Aujourd'hui MM. les ducs d'Orléans et de Nemours sont sortis pour aller au Champ-de-Mars passer en revue plusieurs régiments de la garnison. Le roi a présidé le conseil des ministres.

— Le conseil municipal de St Quentin a voté une somme de 6,000 fr. pour subvenir aux frais de réception du duc et de la duchesse d'Orléans.

— M. Verdé-Deslisle, docteur en médecine de la Faculté de Paris, vient de partir pour Naples et Palerme, afin d'y donner ses soins aux cholériques.

— Le *Moniteur* de ce jour contient la loi sur la garde nationale de Paris et la loi sur l'administration municipale, portant la date du 18 juillet.

— M. le marquis de Caraman, maréchal de camp, est arrivé à Toulon le 17 juillet avec une mission pressée pour l'Afrique : il s'embarquera très-prochainement.

— Le maréchal de camp Lamy est parti pour Alger. On dit que cet officier-général doit avoir un commandement dans l'expédition de Constantine.

— Le gouvernement a fait publier le programme des fêtes de juillet. Elles se composeront des détails ordinaires dans ces sortes de circonstances : théâtres, danses, mâts de cocagne, joutes, ballons, concerts et feux d'artifice. Le 28, des services funèbres auront lieu dans les églises de Paris, et les sépultures des morts de juillet seront décorées d'attributs funéraires. Il n'est pas question dans ce programme d'une revue de la garde nationale.

— On écrit de Bruxelles : « MM. le duc Decaux, le général Guilleminot et le comte de la Villegonthier, pairs de France, le vicomte Dutailly, le comte Duchâtel, membre de la chambre des députés de France, et le comte de Croix et sa famille, se sont rendus à Spa et ensuite à Verviers, où ils sont arrivés le 20 au matin, accompagnés de M. Cocke-rill. Ils ont visité la fabrique de draps de MM. F. Biolley et Léonard Dorret. En sortant de ces fabriques, ces messieurs ont pris la route d'Aix-la-Chapelle. »

— La division Lalande est toujours sur son départ à Toulon. Elle attend des ordres ministériels pour mettre sous voiles. La corvette la *Favorite*, commandée par M. Rosamel fils aîné, partira sous peu de jours pour aller s'essayer à la mer, comme l'a fait l'*Hercule*. On presse le départ du brick le *Volage* ; ce bâtiment, arrivé le 16 à Toulon, va reprendre sa station sur les côtes d'Espagne.

— La frégate l'*Armide* est entrée en armement à Toulon et on presse

aujourd'hui ; les femmes se retiraient vers les régions supérieures en glapissant en façon de poules effarées. Quant à l'enfant, qui devait être infailliblement écrasé comme une mouche sur laquelle se serait assis un éléphant, il n'était pas écrasé du tout, et il voulut remonter sur son cheval, que l'on était enfin parvenu à saisir. Alors ce fut un tapage assourdissant ; les mêmes hommes sensibles, dont les femmes avaient lâché la basque, criaient : non ! non ! NON ! d'autres hommes, moins tendres de cœur, criaient de leur côté : si ! si ! SI. L'enfant se remit en selle dans tout ce bruit, et fit faire à *Transylvain* cinq à six tours au grand galop ; l'expression de colère de ce petit bonhomme, fouettant cette grande bête, était vraiment très-belle. Après la course rapide, il sortit du cirque au milieu d'un tonnerre d'applaudissements et de coups de grosse caisse. Le début de *Transylvain* n'est-il pas aussi intéressant après tout que celui de M. Joseph ou de M. Brévanne ?

De *Transylvain*, cheval sauteur, à M. Plège, prix Monthyon et funambule, la transition est facile. Ce sont deux êtres également aériens.

M. Plège a, dit-on, sauvé dix-huit personnes. C'est fort bien fait. Pourquoi M. Plège n'a-t-il pas la croix comme M. Simon, premier diable vert à l'Opéra ? M. Simon n'a sauvé personne que nous sachions, et comme garde national, il ne doit pas être supérieur à M. Plège, qui a eu le prix Monthyon l'année dernière.

Outre le charme que toute âme honnête doit éprouver à contempler un mortel si vertueux, il est juste de dire que M. Plège est un danseur de corde plein de grâce et d'agilité ; son prix Monthyon ne lui pèse pas, et il rebondit sur la corde comme un volant dans une raquette ; il fait le saut périlleux, passe par dessus sa propre jambe, dont il tient le pied avec la main, et exécute des tours déjà horriblement difficiles à réussir sur un parquet solide. M. Plège nous semble continuer dignement Mazurier, Diavolo et Ravel.

— Mesdames Fabiani, danseuses espagnoles, ont dansé hier au Palais-Royal, dans une représentation à bénéfice, le bolero et la cachucha ; elles sont sœurs comme Thérèse et Fanny Elssler, et d'une tournure assortie.

Elles ont dansé avec l'ardeur et la vivacité de leur pays, et de façon

à se faire applaudir ; mais elles sont bien loin de Dolorès, dont la place naturelle serait à l'Opéra, et qui danse maintenant à un certain théâtre du Panthéon, qu'on dit être situé de l'autre côté de l'eau. Une singulière remarque que nous avons faite, c'est que ces deux Espagnoles, au lieu d'avoir la peau jaune comme une orange, ainsi qu'il convient à des Andalouses pur sang, l'avaient d'un blanc bleu de ciel difficile à expliquer ; une touffe de cheveux s'étant dérangée à la coiffure de l'une d'elles, nous avons été fort surpris de voir que la peau qu'elle recouvrait, et qui n'avait pu conséquemment être atteinte par le fard, était véritablement d'un bleu de ciel très-décidé.

A propos de danseuses espagnoles, nous dirons que leur manière de se costumer est de beaucoup préférable à celle des danseuses françaises, qui paraissent vouées à la mousseline blanche depuis Mlle Tagliioni ; les costumes sévères, moyen âge et autres, vont fort mal à des danseuses.

Les paillettes sont d'un effet charmant ; elles accrochent la lumière par points brusques et inattendus, et fourmillent vivement à l'œil ; cependant elles sont reléguées depuis longtemps sur les jupes des saltimbanques de carrefour, les habits d'arlequins et de marquis ridicules.

Ce qu'il faut à une danseuse, ce sont des plumes, des paillettes, du clinquant, des fleurs fausses, des épis d'argent, des clochettes dorées, toute la folle et fantasque toilette de comédienne errante.

Dolorès, par exemple, est charmante dans le costume avec lequel elle danse sa cachucha ; c'est une basquine semée d'une pluie de paillettes argentées, qui scintille et papillote perpétuellement comme une eau tremblante sous un rayon de lune ; elle a un peigne à galerie découpé à jour, d'une hauteur extravagante, et pour compléter la coiffure, une rose énorme épanouie à travers les touffes de ses cheveux ; le reste est fait de rubans tortillés, de petits morceaux de satin déchiquetés en barbe d'écrevisse, de fausses pierres et de clinquant ; on ne saurait rien voir de plus gai, de plus fou et de plus romanesque.

Il faut dans un costume de danseuse, bien compris, quelque chose de la courtisane et de la danseuse de corde. Outre leur grâce et leur gaieté, ces costumes invraisemblables ont l'avantage de ne gêner en rien les mouvements et de donner de la probabilité aux ballets ; car on

ne peut attendre autre chose de personnages ainsi vêtus que des cabrioles et des pirouettes, et l'on est toujours plus ou moins choqué de voir des gens en costume exact battre des entrechats et lever la jambe à la hauteur de l'œil. Nous reviendrons sur cette importante question de la nécessité de la convention dans le costume.

— Qu'on nous permette, après avoir tant parlé de voltige et de danse, de consacrer quelques lignes à l'art dramatique sérieux ; nous voulons parler d'une représentation à bénéfice, qui s'est donnée à l'Odéon la semaine dernière. Quelques acteurs, sortis récemment de la Porte-Saint-Martin, et qui ne repartiront ailleurs que l'hiver prochain, y jouaient la pièce d'*Angèle*, de M. Alexandre Dumas.

Pourquoi sommes-nous réduits à voir là un événement dramatique, et à regretter la dispersion de tout ce répertoire et de cette troupe intelligente, qui fit un instant de la Porte-Saint-Martin un véritable second Théâtre-Français, chose que ne peuvent nous rendre aujourd'hui, à ce qu'il paraît, ni les privilèges ministériels, ni les efforts de tant d'auteurs, d'acteurs et de directeurs intéressés à cette solution.

Angèle a été jouée avec un bonheur et un ensemble qui auraient fait envie à la Comédie française, si elle n'eût pris d'avance la précaution de donner asile à ses principaux acteurs. M. Lockroy, si noble et si touchant dans le rôle d'*Henri Muller*, a montré que sa longue absence du théâtre ne lui avait rien fait perdre de ses qualités dramatiques. Mlle Ida, dont le public a, tout récemment encore, admiré les progrès dans ses derniers rôles de la Porte-Saint-Martin, est revenue, avec plus d'étude et de sûreté, à l'une de ses créations les plus charmantes. Sans rien perdre de sa grâce et de sa naïveté de jeune fille, dans les premiers actes, elle a su donner à son jeu, dans le quatrième et le cinquième, un caractère plus saisissant encore. La scène où *Angèle* avoue sa faute à *Henri Muller*, et surtout la scène des aveux réciproques de la mère et de la fille, lui ont valu de grands applaudissements. Cette énergique faculté d'émouvoir, qui se joint à un talent de comédie si plein de naturel et de distinction, assigneront à Mlle Ida une place importante au Théâtre-Français, où ces qualités se trouvent rarement réunies dans un même talent.

THÉOPHILE GAUTIER.

vigoureusement l'autre frégate la *Thétis* qui doit être mise à l'eau pour les 5 journées de juillet. La *Thétis* et l'*Armide* doivent naviguer de conserve pour une mission particulière confiée à M. Charnasson, capitaine de vaisseau, qui montera l'*Armide*.

— Le courrier de l'ambassade française, allant à Madrid, qui a été pris par les factieux le 12 et emmené prisonnier, avait avec lui, en argent et en effets, la valeur de plus de 3,000 duros (23,000 fr.).

— M. le lieutenant-général d'artillerie, baron Nègre, est à Bayonne depuis trois jours pour inspecter les troupes et le matériel d'artillerie.

— Les troubles de Grenoble sont heureusement arrivés à leur fin. Le maire de la ville, accompagné de quelques-uns des membres du conseil municipal, s'est rendu le 19 au milieu des groupes, qui se sont dissipés à l'invitation des magistrats.

— On assure que d'après les dernières nouvelles de Valencay, le médecin du prince de Talleyrand aurait désespéré de lui. La goutte et la paralysie, qu'on avait pu combattre tant qu'elles n'étaient qu'aux jambes, s'attaquent à des parties plus vitales. Le prince de Talleyrand a 84 ans.

— On écrit de Marseille, le 22 : « Le paquebot la *Méditerranée*, parti de Valence le 16, a apporté des lettres qui donnent les détails d'une affaire meurtrière qui a eu lieu près de cette ville, entre la division du général Oraa et l'arrière-garde de don Carlos.

« Les résultats de ce combat n'étaient pas encore officiellement connus à Valence; mais les bruits qui circulaient les représentaient comme défavorables à la cause constitutionnelle. »

— Les grandes manœuvres russes que l'on annonçait depuis quelques mois n'auront probablement pas lieu par suite de l'accident arrivé au grand-duc héritier de Russie, qui s'est cassé un bras dans le cours de son voyage.

— Le bruit courait à Londres que le traité de commerce entre l'Espagne et l'Angleterre avait été définitivement conclu. D'après ce traité, les tissus de coton anglais entreraient en Espagne moyennant un droit très modéré. Cette nouvelle paraissait douteuse.

— On annonce aujourd'hui que l'archiduchesse d'Autriche Marie-Thérèse, reine de Naples, est morte du choléra; les mêmes lettres de commerce disent aussi que le roi de Naples est très-dangereusement malade.

— La comtesse de Branickie, dame d'honneur de l'impératrice de Russie, a fait un don de 200,000 roubles au comité de l'Union pour le soulagement des prisonniers, et a demandé que l'intérêt de cette somme fût appliqué chaque année à la délivrance d'un certain nombre de pauvres détenus pour dettes dans les différentes prisons de St-Petersbourg.

— Le procès du professeur Korsuth, qui publiait à Perth (Hongrie) un journal manuscrit de la diète, est maintenant déferé à la table royale. Le fise lui impute un crime de haute-trahison (*nota infidelitatis*), lequel doit entraîner la condamnation à mort et la perte des biens. M. de Balogh, député à la diète, et plusieurs assesseurs du comitat de Barsch, sont cités à la diète pour le 25 août prochain; M. de Balogh est pareillement accusé de haute-trahison.

La Garde nationale de Marseille publie la lettre suivante qui lui a été adressée de l'intendance sanitaire :

« M. Lorin, lieutenant de vaisseau, commandant le paquebot-poste à vapeur de l'état le *Léonidas*, arrivé au port de Frioul, le 9 du courant, venant de Constantinople et autres ports du Levant, ayant 47 hommes d'équipage et 18 passagers, a déclaré à son arrivée avoir un de ses chauffeurs, Louis Damblos, un peu malade d'une gastrite, et quelques autres personnes du bord légèrement indisposées. Le 11, le premier est mort à bord; le cadavre ayant été transporté au lazaret avec quelques autres malades, l'autopsie en fut faite en présence des médecins de l'intendance. Elle a présenté à l'inspection de l'estomac, des intestins et du cerveau, tous les signes d'une violente inflammation.

« Un second malade, le nommé Jurion, élève mécanicien, s'est plaint d'un mal de tête violent, et le lendemain il a ressenti une douleur accompagnée d'une tumeur au haut de la cuisse gauche qui l'empêchait de marcher. Plus tard, les médecins ont reconnu sur l'habitude du corps de ce malade, des pétéchies et autres symptômes de peste non douteux, accompagnés d'hémorrhagies, délire, etc. Il est mort ce matin à 10 heures. A peine instruits de ce funeste événement, les membres de cette intendance, qui depuis le 9 du courant avaient déjà pris les mesures de préservation indiquées par la prudence, viennent d'ordonner toutes celles qu'exigent aujourd'hui de si graves circonstances.

« En conséquence, l'ordre a été donné de faire mouiller le *Léonidas* à la grande prise au port de Pomègue, où il se trouvera entièrement isolé et à portée d'être mieux surveillé. Ce bâtiment sera lavé, aéré, parfumé; les hardes et objets de couchage mis à l'évent, et tous les effets qui ont servi aux deux personnes décédées, seront brûlés. Les officiers et employés du Lazaret sont constitués en état de quarantaine; le chirurgien et le garde de santé qui ont soigné le malade demeureront seuls dans l'enclos de St-Roch. Il leur sera donné d'autres vêtements, et ceux qu'ils quitteront seront également brûlés.

« Enfin, toutes les mesures de précaution ont été prises pour étouffer soit dans le lazaret, soit à bord du *Léonidas*, les germes de peste s'il en existe. Nous avons donc tout lieu d'espérer que la quarantaine à laquelle nous soumettrons le navire et les personnes qui en dépendent, laquelle quarantaine n'est point encore définitivement réglée, se terminera heureusement et sans avoir de nouveaux accidents à déplorer. Mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, il en était autrement, nous nous empresserons de vous en donner connaissance, afin de vous prémunir contre tout avis exagéré ou mensonger qui pourrait vous parvenir.

« Marseille, 17 juillet 1857. Les intendans de la santé publique, CHATAUD, JB. PASTRE, AUG. MARQUIS. »

La classe éclairée, à Marseille, ajoute le *Garde National*, connaît toute la puissance des moyens qui sont à la disposition de notre intendance, et le dévouement si exemplaire de MM. les intendans, et ne s'alarme nullement de la présence du fléau au lazaret. Mais, à l'intérieur, et même dans la partie la moins éclairée de notre population, cette formalité inusitée d'une circulaire pour annoncer qu'un cas de peste s'est déclaré au lazaret, événement qui n'est pas excessivement rare, pourrait inquiéter hors de propos un grand nombre de nos concitoyens ou d'étrangers. Il est certain, toutefois, que la présence de la peste au lazaret, grâce aux impénétrables enceintes qui l'environnent, grâce surtout au zèle de nos intendans, ne doit causer aucune frayeur aux habitants. D'ailleurs, il faut espérer que les atteintes du fléau se borneront au cas signalé; jusqu'à ce moment tout le reste de l'équipage du *Léonidas* jouit d'une parfaite santé.

ALGÉRIE. — S'il faut en croire les nouvelles que donnent aujourd'hui les journaux de Toulon, deux faits très graves seraient venus compliquer notre position en Afrique: la mort d'Abd-el-Kader et la reprise des hostilités devant la ville de Blida qui nous a été cédée par le traité. Abd-el-Kader aurait été assassiné par des tribus mécontentes de voir la guerre terminée: il aurait été tué à coups de yatagan. Toutefois, la nouvelle de cet événement ne reposait que sur un bruit répandu à Alger au moment du départ du courrier, et ce bruit méritait confirmation. Quant aux hostilités devant Blida, il paraîtrait que nos soldats qui se sont présentés pour en prendre possession ont été reçus à coups de fusil par les Arabes; on attribue néanmoins ces hostilités à un mal-entendu, ou au mauvais vouloir d'un lieutenant de l'émir. Ce qui ferait adopter cette explication, c'est que l'on écrit d'Alger que le traité commence à porter ses fruits, et que les relations commerciales avec les Arabes prennent une activité dont les négociants disent n'avoir pas eu encore d'exemple. Les marchés sont abondamment fournis, et l'émir a donné des preuves incontestables de bonne foi et de loyauté.

Les préparatifs de l'expédition de Constantine continuent avec activité à Bone, à Alger et à Guelma. On envoie des troupes pour amener Achmet-Bey à traiter, ou, dans tous les cas, pour faire l'expédition d'une manière sûre. On sait que de Guelma à Constantine il n'y a que deux marches de nuit.

ESPAGNE. — *Dépêche télégraphique.* — Marseille, 21 juillet 1857, à cinq heures du soir. — Le consul de France à Valence écrit à la date du 15 : « Le prétendant s'est tenu pendant trois jours en vue de Valence, mais il n'a tenté contre la ville qu'une légère escarmouche; ensuite il s'est dirigé sur Madrid par le chemin des Cabrillas. Le général Oraa qui depuis quelques jours se tenait en observation, ayant réussi à opérer sa jonction à Martia avec Borso et Sanchez, se trouvant alors à la tête de 9,000 hommes, a attaqué l'arrière-garde des insurgés ce matin à neuf heures à

la Venta-del-Podyo. L'action a duré jusqu'à sept heures. A en juger par l'activité de la fusillade, elle a dû être vive. Le capitaine-général n'en connaît pas encore positivement le résultat. Des voitures (Interrompue par la nuit).

Voici la fin de cette dépêche : de blessés eurent en ville.

— Bayonne, 22 juillet 1857, à six heures du soir. — Le 17 don Carlos s'est dirigé sur Cuenca par les Cabrillas. Espartero devait entrer le même jour à Molina. Les bandes qui entouraient Saragosse se sont concentrées à Hijas... (Interrompue par la nuit.)

Voici la fin de cette dépêche : Une attaque projetée par quatre bataillons carlistes sur la ligne de Zubiri, le 20, a échoué par la sortie de 4,000 hommes de Pamplune; il n'y a pas eu d'engagement.

— Le *Phare de Bayonne* dont les renseignements ne vont pas jusqu'à la date des dépêches télégraphiques, mais avec lesquelles ils concordent, résume ainsi la situation des relations militaires des deux partis : Saragosse a été dégagée le 14 par l'arrivée du général Espartero à Calatayud; à son approche, les bandes de Llangostera et de Tena se sont portées à Belchite, et leur départ a permis aux courriers de Madrid et du Bas-Aragon de pénétrer en cette ville. On a pu savoir alors que le prétendant avait continué sa marche sans avoir été inquiété dans sa route par le général Oraa, et que le 11 il se trouvait à Rafal-Bunol, d'où il lui était possible de se porter ou dans la province de Cuenca, ou dans celle de Murcie. Cette incertitude ne pouvait durer long-temps, le général Oraa paraissant avoir le projet de se maintenir toujours en arrière et sur le flanc droit de l'ennemi.

Quant au général Buerens, on le disait arrivé dans le royaume de Valence; mais comme on n'assignait pas le point par lequel il y avait pénétré, il nous est impossible de prévoir s'il marchera à la suite du gros de l'expédition carliste, ou s'il a mission de secourir Valence et Castellon-de-la-Plana, attaquées ou menacées par les bandes valenciennes, sous les ordres de Forcadelle et du moine Esperanza. Nous sommes dans la même ignorance au sujet des combinaisons stratégiques qui ont amené le général Espartero à Calatayud, et nous ne savons pas s'il se bornera seulement à contenir les bandes restées dans le Bas-Aragon, sous les ordres de Llangostera et autres, et à les empêcher de réaliser toute tentative sérieuse sur la route de Saragosse à Madrid.

GRANDE-BRETAGNE. — On écrit de Londres, le 21 juillet : « La vente du fameux diamant Nassuck et autres bijoux dont nous avons parlé hier, a eu lieu aujourd'hui à Willis-Room dans King-Street, place Saint-James. On avait annoncé que la vente commencerait à trois heures, mais dès midi, la salle était remplie d'une compagnie élégante parmi laquelle se trouvaient plusieurs personnes de distinction. Les principaux joailliers, bijoutiers et marchands de diamans de la capitale, n'avaient pas manqué de s'y rendre. Parmi les diamans vendus nous citerons les suivans : le Nassuck, pesant 367 grains 1/2, a été adjugé au prix de 7,300 l. sterl. (180,000 fr.) à MM. Emmanuel frères de Bevis-Marck (on sait que ce diamant célèbre fut pris par les armées combinées sous les ordres du marquis d'Hastings en même temps que les fameux diamans d'Arcott). Un curieux et superbe diamant, pesant 40 grains, et qui a fait autrefois partie de la décoration du Saint-Esprit que portait Louis XVI, a été adjugé à M. Bogg pour 450 l. st. (11,250 fr.). Une paire de boucles d'oreilles en brillant, pesant 100 grains 1/2, et ayant appartenu à la reine Marie-Antoinette, a été vendue 1,775 l. st. (44,375 fr.) à M. Rosslyn. Une magnifique rose en diamant, pesant 65 grains, et ayant appartenu au sultan Selim, a été vendue au prix de 1,500 l. st. (32,500 fr.) à M. Barbier. Enfin, un superbe brillant, pesant 108 grains, et ayant appartenu à Joseph Bonaparte, a été payé 2,100 l. st. (53,500 fr.) par M. Morton.

— On a admiré l'empressement remarquable de la duchesse de Kent à se conformer à la stricte étiquette de cour. S. A. R. est venue en grande tenue à la première grande réception de la reine, son auguste fille.

— Mercredi dernier a été lancé à Bristol un magnifique bateau à vapeur de la force de 400 chevaux, qui doit faire les voyages de ce port et celui de New-York. Plus de 20,000 personnes ont assisté à ce spectacle; ce navire est un des plus beaux et des plus forts qui aient jamais été construits : Bristol aura désormais sa part du commerce d'Amérique que Liverpool occupait presque entièrement.

— S. M. a bien voulu élever à la pairie du Royaume-Uni Thomas William Coke esq., avec le titre de comte de Leicester et Olkame et vicomte Coke. Le duc de Roxburgh a été aussi élevé à la pairie sous le titre de comte d'Inners.

Départemens ministériels.

GUERRE. — Le *Bulletin des Lois*, publié hier, contient une ordonnance du 10 juillet relative aux enfans de troupe. Cette ordonnance dispose que les enfans de troupe de chaque régiment seront divisés en deux classes. La première comprendra ceux qui sont âgés de moins de huit ans, et la deuxième ceux qui ont passé cet âge.

— **INTÉRIEUR.** — **PRÉFECTURE DE LA SEINE.** — DE POLICE. — M. Trutat, député de l'arrondissement d'Evreux, vient d'être élu membre du conseil-général dans le canton de Pacy et de Vernon, où il réside, à la majorité de 51 voix contre 44.

— M. le ministre de l'intérieur vient d'adresser aux préfets des départemens une circulaire relative à l'organisation des sapeurs pompiers de la garde nationale des communes rurales.

« Il conviendrait, dit le ministre, de former des compagnies tirées de plusieurs communes, dont chacune fournirait un nombre d'hommes proportionné à l'effectif de la garde nationale.

« Imprimer plus de précision et d'ensemble aux plans généraux de la population, qui, faute d'une bonne direction, n'obtiennent souvent pas les heureux résultats que leurs louables efforts méritent; former par de fréquents exercices des chefs capables d'utiliser les ressources que les localités peuvent offrir pour prévenir, arrêter et combattre les incendies, tel est le but que l'administration doit chercher à atteindre. Mais pour arriver à une bonne organisation, il faut surtout examiner et prendre en considération la position, les moyens et les intérêts des communes à cet égard.

— Par une circulaire du 14 juillet courant, M. le ministre de l'intérieur rappelle ses précédentes instructions relatives aux passeports à délivrer aux Français pour l'Autriche, et d'après lesquelles ces passeports doivent être visés exclusivement par la légation d'Autriche à Paris. Cette formalité ayant été plusieurs fois omise, on croit devoir avertir de nouveau les voyageurs français qui se disposeraient à se rendre dans le royaume Lombardo-Vénitien, ou dans toute autre contrée, sous la domination de l'Autriche, qu'ils n'y pourront pénétrer qu'autant que leurs passeports auront été visés par la légation de cette puissance à Paris. L'administration se chargera, au surplus, d'adresser ces titres à M. le ministre des affaires étrangères, pour être régularisés, toutes les fois que les titulaires en exprimeront le désir.

— Le collège électoral de l'arrondissement de Soaux, divisé en deux sections, s'est réuni aujourd'hui à Montreux pour élire un membre du conseil-général du département de la Seine, en remplacement de M. de Chateaugiron, démissionnaire. Le nombre des votans était de 496, et la majorité absolue, de 249.

M. le duc de Trévisy a obtenu 250 voix; M. Bronzart, maire de Lhaij, 153; M. Lamoureux, maire de Vitry, 58; M. Ferat, membre du conseil d'arrondissement, 20; M. de Perreux, maire de Nogent-sur-Marne, 15; M. Persil, 5; voix perdues, 17.

Aucun des candidats n'ayant réuni la majorité absolue, on procédera demain lundi à un second tour de scrutin.

FINANCES. — M. le ministre des finances vient de prendre une décision favorable à la nouvelle demande du conseil municipal de Gravelines, relative à la création, dans ce port, d'un entrepôt réel et général des sels.

INSTRUCTION PUBLIQUE. — M. le ministre de l'instruction publique, en décidant qu'à l'avenir, sauf des exceptions rares et motivées, les distributions de livres s'adresseraient presque exclusivement aux établissemens publics, a décidé, en particulier, que le ministre ne prélèverait plus l'exemplaire qui lui appartiendrait jusqu'à présent sur tous les ouvrages auxquels le gouvernement souscrit. Il a fondé dans le cabinet même du ministre une bibliothèque dans laquelle cet exemplaire sera déposé, et qui formera un jour un curieux dépôt de tous les recueils et de toutes les publications qui ont été jugées dignes des encouragemens de l'état.

CHANCELLERIE DE LA LÉGIION-D'HONNEUR. — M. Pagès (de l'Ariège), député, l'un des rédacteurs du *Temps*, vient d'être nommé membre de la Légion-d'Honneur.

Faits divers.

— On a saisi à Toulon à l'exécution du forcat Gazioli que la cour martiale a condamné à la peine capitale à l'unanimité. On attend les ordres du gouvernement à ce sujet.

— A Valence, en Espagne, quand un homme est assassiné, on cloue sur la muraille la plus proche une petite croix noire avec une inscription ordinairement conçue en ces termes : « Ici mourut de malheur (*aquí murio de desgracia*) telle personne, tel jour de telle année. » Or, pour donner une idée du nombre de ces petits monumens expiatoires, il suffira de dire que dans une des rues les plus populeuses de Valence, la rue St-Vincent, qui est longue à peu près comme la rue Vivienne, du Palais-Royal à la place de la Bourse, on a compté récemment onze croix destinées à conserver le souvenir de onze accidens néfastes.

— La commission des auteurs dramatiques ayant recommandé à M. le ministre de l'instruction publique le jeune Pichat, fils de l'auteur de *Léonidas*, M. de Salvandy s'est empressé de faire savoir à la commission qu'il venait de désigner cet enfant pour une bourse entière au collège de Versailles.

— Les troupes qui ont eu à séjourner à Anzin et à Denain se louent beaucoup des procédés de la régie de la compagnie des mines à leur égard; en compensation de leurs fatigues par une chaleur étouffante, ils ont trouvé des secours et des allégemens de tous les genres. Les soldats ont reçu des distributions extraordinaires, et la régie a fait remettre à chaque officier une médaille de la compagnie en souvenir des secours qu'ils ont apportés pour le maintien de l'ordre et du travail. Les médailles des officiers supérieurs sont en argent, les autres sont en bronze.

Variétés.

AU VICOMTE DE LAUNAY.

Versailles, le 20 juillet.

Que vous dire de Versailles, cher vicomte, après les cris d'admiration qui retentissent depuis que chacun est admis à visiter ce palais, disputé au passé par toutes les richesses du présent? Qu'ajouter à la profondeur, à la vérité de ce mot si heureusement parodié, *l'état c'est vous*? Comment parler de ce *moi* de Louis XIV si noblement évoqué par tant de pompeux souvenirs? Ah! les révolutions ont beau faire, grâce au ciel, elles ne peuvent détruire ce qu'il y a de grand dans l'âme d'un peuple, ce qu'il y a de noble dans celle des rois. En vain ce peuple poussé à bout par l'ingénuité bien plus que par l'oppression, égorge pour niveler. Son ivresse sanglante une fois dissipée, il reconnaît bientôt ce qu'il gagne à se laisser guider par les supériorités intelligentes; et les rois aussi, après avoir sacrifié au caprice populaire, s'empressent de ressaisir la puissance; seulement elle est protectrice au lieu d'être absolue. Mais peuples et rois sentent que cette puissance est vaine sans tous les prestiges de la grandeur. On se soumet uniquement à ce qu'on craint ou à ce qu'on admire; l'empereur avait réuni ces deux moyens de gouverner; aussi a-t-il été le souverain le mieux obéi des temps modernes. Mais heureux celui qui peut se passer du sceptre de la crainte.

Le roi est venu ici mercredi; il a ordonné que le musée restât visible pour *tutti quanti* encore pendant deux mois, ce qui ravit le gros des habitans de Versailles, et moi en particulier; car, rien ne me divertit plus que les réflexions des bons paysans qui, après avoir vendu leurs denrées au marché, érigent tout-à-coup leur petite charrette couverte de toile, en cabinet de toilette, et là, troquant la blouse bleue pour la longue redingote, le bonnet de coton pour le castor des dimanches; brossent leurs souliers avec un bouchon de paille, et se trouvent alors assez *braves*, comme ils disent, pour donner le bras à la vieille mère et à la jeune femme qui n'ont pas quitté la charrette pour de compromettre la blancheur de leur robe d'indienne et la fraîcheur de leur tablier neuf. Presque toujours un enfant tire ce tablier de toute sa force, et se laisse ainsi remorquer tant que dure la visite de sa famille dans le palais des rois. La terreur de perdre au milieu de la foule ce lien protecteur est l'unique sentiment qui l'occupe; les dorures obtiennent à peine un regard de lui; son admiration est toute pour les habits rouges des gardiens du musée. Cependant, l'enfant que je suivais l'autre jour s'est écrié en entrant dans la galerie des batailles : « Dieu! la belle chapelle! » Sa mère l'a secouée rudement pour le faire taire; car la sottise de nos salons a gagné la chaumière; il est aujourd'hui de mauvais ton au village de se récrier, d'admirer tout haut; il ne faut pas avoir l'air surpris de rien, même lorsqu'on l'est de tout; de là vient cette expression froide et triste empreinte sur tous ces visages campagnards, et cette démarche pesante et digne qui peut être constitutionnelle, mais qui ne laisse plus trace de la légèreté, ni de la gaieté du vieux peuple de France.

En passant devant le tableau représentant la duchesse de Bourgogne en pied, conduite par un amour dans toute la pureté de son costume mythologique, j'entendis une bonne bourgeoise dire : « Ces gens-là avaient une drôle de manière d'habiller leurs enfans. »

La grande nouvelle du musée aujourd'hui est la pose du portrait en buste du maréchal de Raguse. On peut dire que c'est une *impartialité frappante*. Il a fait son entrée hier dans la salle des maréchaux; l'on composerait un livre curieux de tout ce qu'on peut recueillir de réflexions philosophiques, de mots passionnés, d'approbations sages, ou de critiques mordantes qui se disent auprès de ces portraits contemporains. Je me surprends souvent plus captivée par l'émotion des visiteurs de ce palais unique dans le monde, que par les objets d'arts qu'il renferme. Tantôt je vois une vieille femme essuyer ses yeux en montrant à son fils la bataille d'Iéna où a été tué son mari, et ce fils qui ouvre de grands yeux pour découvrir le régiment où servait son père, et qui croit le reconnaître dans les morts étendus sur la neige. Je trouve un groupe tout différent auprès de la bataille de Marengo: ce sont deux anciennes moustaches qui se montrent mutuellement tous les détails de ce grand drame militaire, et se disputent sur la vraie place de la cantine. Pendant ce temps je vois le gardien sourire; il écoute le récit tant soit peu gascon que font les vieilles moustaches aux nouveaux conscrits dont les chapeaux bariolés de rubans aux trois couleurs, la démarche fière, les yeux rougis par les larmes et animés par le vin, attestent que le sort vient ce matin même de les condamner à la gloire. Je questionne le gardien sur un fait de la bataille, car j'ai deviné qu'il me répondra juste. En effet, c'est un *soldat de Marengo*, comme disait l'empereur lorsqu'il parlait de ses plus braves. C'étaient les *Montmorency* de l'armée, et le roi a confié à ce noble soldat la garde du tableau qui rappelle son plus beau pas de guerre. C'est lui que l'on fait appeler lorsque la curiosité des jeunes princes veut tout savoir sur cette bataille mémorable, et Dieu sait avec quel plaisir il leur dit : « J'étais là, je l'ai vu, telle chose m'advint. »

Il y a quelque chose de spirituellement bon dans le choix de ce livret vivant, que l'on ne consulte pas sans un vif intérêt. Moi, j'y jouis un peu d'envie, car l'être le plus heureux du monde doit être celui qui a sans cesse présent à sa pensée, à ses yeux, le plus beau souvenir de sa vie.

La chambre de Louis XIV est visitée par les gens du monde avec un silence admiratif. Les bourgeois y vantent tout haut les crépines d'or; les amateurs, les artistes ne peuvent détacher leurs regards du *Dominique* et du *Raphaël*, placés de chaque côté du lit; et les fidèles du pouvoir remarquent avec plaisir ce tableau de Paul Véronèse, enlevé par Napoléon au conseil des dix, à Venise, et transporté par son ordre à Versailles, où il décore le plafond de la chambre de Louis XIV. Napoléon mérite qu'on pense à lui dans cette chambre

1. **NOTES.** — Juges, nouveau
 2. entrepreneur de
 3. — Chateau, pas-
 4. sionchon seul et Mi-
 5. chois, entrepreneur
 6. — s. h. — Begoffe,
 7. ment mal de mor-
 8. quage, mécanicien,
 9. vet, ambonien,
 10. et limonadier,
 11. juillet.
 12. s. syndicat; 12 h.
 13. concertat; 1 h. —
 14. eur, id.; 1 h. —
 15. s. h. — Cartail-
 16. lousais; 3 h.
 17. **IRMATIONS.**
 18. eaux, le 26 j. (2 h.)